



UTOPIADES 2008/09



Marie-Pierre Digard, Présidente de l'ARENE

LE JOURNAL DES DÉBATS 1/3

QUELLES POLITIQUES CULTURELLES POUR UN DÉVELOPPEMENT DURABLE ?

Plus de 180 personnes ont participé lundi 15 décembre, au Théâtre du Rond-Point, à la première des Utopiades 2008/2009. Un débat parfois vif et toujours intense, autour de Didier Fusillier (programmateur culturel), Stephan Shankland (artiste recycleur), Edouard Malbois (explorateur en tendances alimentaires) et Paul Ardenne (essayiste, critique d'art), animé par Philippe Lefait (journaliste). Retour sur les temps forts de cette rencontre.

Edito

Nous avons placé les dix ans d'existence de l'Agence sous le signe de l'utopie et cela avait intéressé. C'est ainsi que nous avons choisi de poursuivre dans cette voie et que nous ouvrons aujourd'hui le deuxième cycle des Utopiades.

Après avoir évoqué la prospective de la croissance et de la décroissance, des territoires éclatés, de l'urbanisme durable (nos thématiques classiques), nous pensions depuis longtemps à ouvrir celle de la culture, qui reste le parent pauvre des démarches de développement durable.

Pourtant, le développement durable révèle et favorise un changement de culture. Il mérite d'être interrogé du point de vue de la culture et de la civilisation car il interpelle l'action, la création et les politiques culturelles. Nous avons donc voulu que les acteurs de ces « deux mondes » s'emparent ensemble de ce sujet dans un dialogue inédit.

Le développement durable, c'est une nouvelle façon de penser et de concevoir les projets, qui décloisonne l'esprit et l'action. Quant à la culture, c'est la liberté. Vous qui êtes ici ce soir, lancez-vous donc sans crainte ni tabou. Car nous attendons aussi de ces débats qu'ils nous bousculent dans nos certitudes, nous aident à nous renouveler et nous apportent des idées neuves.



Paul Ardenne, Edouard Malbois, Stephan Shankland, Didier Fusillier.

REPENSER L'ACTION CULTURELLE AU NOM DU DÉVELOPPEMENT DURABLE ?

Didier Fusillier (DF). Il y a dans le développement durable une question forte qui nous intéresse tous : répondons-nous d'abord aux besoins des plus démunis, aux besoins de ceux qui d'une façon ou d'une autre, restent à l'écart ?

Sous Malraux, la politique culturelle tente de répondre, par les classiques à l'époque, aux besoins des plus démunis. C'est la culture élitaire pour tous, on est dans le temple de notre Grande Culture.

Pierre Bourdieu, lui, s'interroge

sur ce qui amène à entrer un jour dans un musée ou un théâtre. Son message, c'est qu'une fois qu'on a fait le premier pas, et si l'on est bien accompagné, il est relativement simple d'avoir accès aux œuvres. Mais encore faut-il en avoir l'opportunité.

Aujourd'hui, dans le cadre du développement durable, je pense qu'il y a autre chose à imaginer. On ne va pas toucher aux grands musées, aux grandes institutions. Qui ferait mieux que Le Louvre, Beaubourg ou les grands opéras ? Il faut de l'excellence.

CROISER CULTURE D'ÉLITE ET PRATIQUES POPULAIRES

Cependant, il faut que dans les lieux où chacun vit, l'on ait accès à ces institutions, à la « grande culture » et que simultanément, nous trouvions les moyens d'inverser la logique. Par exemple en donnant à lire dans les grands théâtres, des textes venant de nos communautés, pour faire entendre ces voix différentes si difficilement audibles aujourd'hui. Cela tient aussi parfois à des choses simples



Stephan Shankland.

« **Personne ne sait à quoi va ressembler le monde vers lequel on va. Alors il faut s'intéresser maintenant à la manière de faire, sortir du productivisme** »

Stephan Shankland

comme le choix des horaires, la nature ou la proximité des lieux. Et celui de la programmation. La chance du cinéma ou du spectacle de demain, ce sera un confort d'écoute et de vision inédits, avec des choix d'œuvres que vous ne feriez pas chez vous mais que vous allez voir parce qu'elles sont en face de chez vous. Il faut vraiment que nous nous adaptions à tous et à tous les modes de vie.

Enfin, je crois qu'il ne faut pas séparer la culture « noble », les opéras, de la culture dite populaire. À Lille, avec le chorégraphe José Montalvo, nous avons essayé de mixer les deux et je pense, même si c'est toujours imparfait, que nous sommes parvenus à mobiliser un public très important, dans un lieu non gardé, avec des tarifs tout à fait abordables parce que c'est une institution nationale. Dans un autre registre, les Maisons Folie perdurent aujourd'hui, avec des comportements sociaux qui nous ont totalement échappé. Ce sont les petites épiceries où des expositions s'organisent, ou encore, comme à Courtrai en Belgique, des habitants qui font à manger, vendent des produits, toutes choses inimaginables il y a encore deux ou trois ans ! Nous devons enfin être capables d'inventer des lieux dans lesquels la pensée puisse se poser et se nourrir, où de grands chercheurs,

de grands artistes puissent venir parler, écouter et (ap)prendre.

L'ART, ÉCHO ET RELAIS DES URGENCES ENVIRONNEMENTALES

Paul Ardenne (PA). Il y a dans la création artistique contemporaine, des artistes qui interviennent dans le domaine du réel. Certains ont pu parler de formes d'art d'urgence : des artistes comme Krzysztof Wodiczko, qui vont avec les travailleurs sociaux, concevoir un véhicule pour les sans-abris de New York, comme le couple Lucy et Jorge Orta qui fait du design vestimentaire pour les gens condamnés à vivre dehors. Je ne vois pas pourquoi on se plaindrait que des personnes tirent la sonnette d'alarme par le biais de cette forme d'art...

Il y a par ailleurs une prise de conscience culturelle très importante aujourd'hui des nécessités d'un développement durable que la culture devrait encourager, soutenir. De quelle façon ? Par des formes d'expression culturelle mettant en avant ce que sont les combats ou les impératifs du développement durable : les réductions de pollution, des rapports beaucoup plus harmonieux à l'autre, un souci de ménager les ressources planétaires... Je pense en particulier

à l'architecture qui a mis au point la haute qualité environnementale. Or, la HQE ne touche pas seulement à la conception des bâtiments, elle implique aussi un chantier propre, une attention aux matériaux utilisés, au transport, à la compensation carbone...

Dans la salle. En Bretagne, il se passe des choses dans le secteur musical, notamment dans le champ des musiques populaires. Il y a un Agenda 21 des festivals bretons (les Vieilles Charrues, les Trans Musicales de Rennes et d'autres) qui fonctionne depuis quelques années avec la région Bretagne, avec un volet écologique (énergie, déchets) mais aussi un volet social.

D'un autre côté, on se pose aussi des questions sur le disque et la notion de musique dite équitaine. Cela concerne le packaging, la rémunération des artistes, la diversité culturelle. C'est un sujet assez peu connu, où pourtant se sont prises des initiatives intéressantes.

L'ART... DE TRANSFORMER LE MONDE

Stephan Shankland (SSH). Il y a nécessité de créer de nouveaux cadres, de nouveaux financements, de nouveaux réseaux d'influence. Je développe



Didier Fusillier

en ce moment une nouvelle démarche, le HQAC (haute qualité artistique et culturelle) qui a justement vocation à partir du bas de la pyramide, de s'appuyer sur les expériences locales pour influencer sur la façon de penser la culture aujourd'hui.

En tant qu'artiste, je peux produire quelque chose qui sera plus facilement accepté parce que c'est moi, qui le propose et qui peut devenir une réalité. Ensuite, quand elle est adoptée par suffisamment de gens, elle devient exploitable par d'autres et capable de changer quelque chose au réel. Ainsi, je crois vraiment en cette possibilité qu'offre la pratique artistique de créer de nouveaux modèles.



Paul Ardenne, Edouard Malbois, Stephan Shankland, Didier Fusillier.

LES CRÉATEURS FACE AUX INSTITUTIONS, À L'INDUSTRIE : ENGAGÉS OU COMPROMIS ?

« *La création est libre et c'est très bien... Je crains toujours que le volontarisme ne commande l'imposition de lois très draconiennes.* »

Paul Ardenne

MANIFESTATION ET NON COMPROMISSION

SSH. C'est un sujet délicat. J'appartiens à une culture qui se fait une certaine idée de l'artiste : schématiquement, un individu un peu exceptionnel, qui produit de l'exception lui donnant une certaine valeur. Et à sortir de ce mode, l'on perd cette place d'artiste. Une pression sociale s'exerce dans ce sens-là, qui n'est pas celui du développement durable, de l'égalité (je vaudrais autant qu'un autre) ou d'un travail mené collectivement. Comme artiste, je trouve cette contradiction difficile à résoudre.

SE METTRE À TABLE AVEC LE DIABLE

EM. A Enivrance, nous travaillons avec la plupart des grands groupes mondiaux – McDonald, Unilever, Nestlé – et des artisans ou de grands chefs, sur des choses très simples : le lait, le pain, la restauration rapide... Que faisons-nous pour que les choses changent ? Nous réfléchissons au traitement des ingrédients, au packaging, à la façon d'intégrer le fruit entier plutôt que le fruit transformé. Nous tentons de passer des accords ici ou là comme le font les producteurs de café. De faire progresser un modèle 100 % industriel et de l'amener vers quelque chose qui nous réconcilie avec ce type de production. Dans les pratiques intellectuelles dominantes, je sais bien que la restauration rapide américaine représente le diable, et que la « pensée positive » ne doit surtout pas rencontrer le diable. Pourtant, nous avons tout intérêt à nous pencher sur ce que propose la plus grande plate-forme de création industrielle alimentaire au monde (55 millions de repas par jour). Je ne crois pas que le développement durable doive absolument éviter de discuter avec le « démon », si ce démon concerne notre quotidien.

Sur la plupart des projets, il n'y a pas de commande ou bien un détournement important de la commande. Il y a 7 ou 8 ans, le CEA m'avait demandé une sculpture sur les déchets nucléaires : je peux dire que ce projet a été fait malgré le CEA autant qu'avec lui. Mon travail consiste à tirer des choses d'une situation souvent banale pour les amener à l'endroit qui m'intéresse : montrer une partie du monde en mutation.

Comment rendre visible ce qui ne l'est pas ? Faire des parallèles entre ce qui se passe au niveau des déchets nucléaires et de la réalité de la radioactivité a été un champ de recherche fascinant : ces phénomènes physiques « invisibles », ces politiques et prises de décision « invisibles » qui font aussi l'identité de la France, comment arriver à les rendre visibles ? Là, je me retrouve totalement dans ma pratique d'artiste et non plus dans une commande.

LES RISQUES DU FAIRE-VALOIR ET DE LA BONNE CONSCIENCE

PA. Peu importe qu'il y ait une commande ou pas, que le sujet

soit politiquement correct ou non : ce qui compte est ce qu'il en fait parce que, par définition, il y a art quand il y a transformation, symbolisation. L'important étant que le monde soit saisi par le champ de la création, qu'il soit « arraché » à une certaine opacité. Si cela produit une prise de conscience, je trouve que ce n'est pas si mal.

La « récupération » inquiétait beaucoup les artistes modernes parce que toute forme de récupération leur paraissait une aliénation. Aujourd'hui, nous ne sommes plus du tout dans ces problématiques-là. Un très grand nombre d'artistes ont fait des pratiques d'art participatives leur « fonds de commerce ». Si l'intention est louable, elle peut aussi constituer un alibi, notamment des politiques culturelles. On a très souvent vu des décideurs municipaux commander à des artistes des œuvres participatives qui sont de véritables cache-misère : car moins une société communique ou échange, plus elle veut donner l'impression d'un triomphe de la communication, du partage, de la solidarité et de l'amour...



Paul Ardenne.

Edouard Malbois (EM). Dans le domaine alimentaire, les questions clés sont d'abord de nourrir la planète – on n'y arrive pas –, et ensuite d'essayer de ne pas trop gaspiller : et l'on n'y arrive pas non plus. C'est un peu le constat d'un échec du modèle classique production-consommation. Sous l'estampille du développement durable, tout le monde se refait une bonne conscience. Les plus grands groupes de la planète font exactement ce qu'ils faisaient avant, avec la bénédiction du grand public, avec des logos et des labels. Et tout le monde est ainsi rassuré.

ATTENTION AUX « CIRCUITS COURTS »

DF. Il est toujours assez onéreux et peu « rentable » au plan économique, de faire venir des groupes de musiciens américains, africains ou asiatiques. Mais cela crée un choc parce que vous entendez là des sons que l'on ne produit pas en Europe. Est-ce qu'il va falloir, au nom du développement durable, tout produire localement ? Est-ce une forme de progrès ou pas ? Nous risquons aussi de nous replier sur nous-mêmes sous couvert de grands principes par ailleurs assez justes.

DÉCHETS, DISPOSITIFS, TRACES OU RIEN DU TOUT...

Dans la salle. Dans les années 70, des plasticiens ont déjà fait beaucoup pour une prise de conscience du grand public sur la société de consommation, sur les déchets, tout en gardant leur liberté d'inspiration...

PA. Cela n'était pas fait tout à fait dans le même esprit. Les nouveaux réalistes, César, Arman,



Edouard Malbois

Jean Tinguely, travaillaient sur la question de l'irré récupérable, de l'inassimilable. Aujourd'hui, les artistes intéressés par le développement durable, à plus forte raison les architectes, ne se situent pas selon moi dans cette problématique-là. Ce qui les intéresse, c'est au contraire de savoir comment on peut assimiler ou éviter le déchet, ce qui est autre chose.

SSH. Se déplacer dans ce monde-là, le regarder avec la rigueur du flâneur en train de se faire et de se défaire. Et, ensuite, créer des

dispositifs qui font que différents types de personnes vont rencontrer ce réel-là à travers le dispositif que l'on a mis en place. Donner la possibilité à chacun d'entre eux de produire du discours, de l'interprétation, de l'usage autour de cela. Nous artistes, nous n'intervenons à aucun moment. Nous créons simplement quelque chose qui provoque une friction entre ces différents points de vue sur le monde.

DF. Quand nous avons fait l'exposition François Pinault à Lille, j'ai été frappé de voir que les lycéens, qui pourtant avaient vu un programme qu'ils avaient aimé, repartaient sans trace. Pourquoi ? Parce que nous n'avons pas su produire de document, fanzine ou autre, adapté à leur culture.

PA. Après tout, on pourrait se demander, sans polémique, pourquoi il faudrait garder une trace. Une culture individualiste est d'abord une culture de la prédation : je prends ce qui me fait plaisir.

LA DIVERSITÉ, DÉFI CULTUREL MAJEUR ?

« Il faut des lieux (culturels) pauvres, des lieux où l'on ne vous donne pas d'argent mais où l'on vous accueille, que vous soyez une majorette ou un artiste plasticien minimaliste japonais ».

Didier Fusillier



Didier Fusillier et Philippe Lefait

De la salle. L'essentiel de l'agenda 21 pour la culture, c'est la diversité culturelle dans le monde. J'aurais aimé que les intervenants nous donnent leur point de vue.

ADAPTER L'OFFRE CULTURELLE À TOUTES LES DIFFÉRENCES

DF. Sans cela, comment donner à tous l'accès aux connaissances de base et à la culture ? Ainsi, parce qu'on avait remarqué que les jeunes filles musulmanes ne participaient jamais aux spectacles se déroulant en soirée, l'on avait lancé les « classes pilotes », sur le principe du « toute la classe ou personne »... avec les grands frères à la sortie du théâtre pour raccompagner les filles. De même, pendant « Lille 2004 », l'on jouait du Shakespeare l'après-midi avec un public plus mélangé qu'à l'ordinaire. L'on a aussi créé les « Midi-Midi », du vendredi midi au dimanche midi sans interruption, avec des films, des colloques, des expositions accessibles à n'importe quelle heure. Car l'on ne vit pas de

la même façon avec des enfants en bas-âge qui se réveillent à 7 heures du matin qu'avec un garçon de 22 ans qui se couche au moment où vous vous levez.

DIVERSITÉ CULTURELLE ET DÉVELOPPEMENT DURABLE : UNE CONTROVERSE

PA. Si l'on quitte les pays occidentaux, que l'on regarde le monde global dans lequel nous vivons, l'on voit bien que la question de la diversité culturelle est intensivement posée mais que tout le monde n'y apporte pas la même réponse. De notre côté, nous sommes à peu près d'accord pour dire que les cultures doivent circuler, que l'on doit échanger, accepter la culture de l'autre et éviter de lui imposer la nôtre... tant elle l'est déjà par des canaux multiples de nature souvent néocolonialiste.

EM. Il est certain qu'on recherchera de plus en plus la diversité et qu'on la pratiquera toujours plus. A ce titre,

l'élection d'un Barack Obama donne le feu vert à la bonne conscience sur le métissage... Mais je ne vois vraiment pas le rapport avec le développement durable. Certes, la diversité est un enjeu et le rapport de force mondial sur ce point est une évidence. Mais comment réagir par rapport à cette évidence ? Doit-on faire de cette valeur la clé de voûte de notre utopie culturelle ?

CONTRADICTION OCCIDENTALE ?

De la salle. Le développement durable passe par la connaissance et la conscience, l'appropriation des enjeux, le questionnement, ensuite la recherche de solutions

pour un meilleur vivre-ensemble et faire-ensemble.

PA. Cela nous ramène à la question des valeurs. A l'heure du développement global, il ne peut y avoir de culture réussie sans valeurs culturelles globales. Or, il y a une tension extraordinaire entre le développement durable qui commande une culture de la prise de conscience générale, et d'une certaine solidarité des activités, des énergies, et ce qu'est l'individualisme qui est au cœur du développement culturel occidental, une culture anomique, de la personnalisation, du gaspillage, donc une culture anti-collective.

« Le développement durable est un très joli moyen d'aller nulle part aujourd'hui parce que... l'on n'est pas capable de proposer une forme d'aspiration collective qui organise la convergence ».

Edouard Malbois

L'AVENIR DE NOS UTOPIES ?

Philippe Lefait. Paul Ardenne, votre conclusion avec ces trois mots, utopie, développement durable et culture. Que voit l'observateur que vous êtes pour les dix ou vingt prochaines années ?

PA. Heureusement, la catastrophe... Cela va nous donner beaucoup de frissons et à défaut d'avoir des PIB flatteurs, on pourra réévaluer notre indice de développement humain. Pour moi, le problème va être celui de l'ajustement culturel, l'ajustement d'un modèle ou d'une

utopie de développement durable avec des diversités multiples. Je ne sais pas si nous-mêmes sommes prêts, avec nos cultures consuméristes, très individualistes, anomiques, prédatrices, résolument hédonistes, à affronter l'éthique inséparable de la notion de développement durable.

SSH. Je me projette en plein dans la crise, et avec beaucoup d'intérêt. Je trouve que les moments de crise sont des moments fascinants parce que les choses invisibles de-

viennent visibles et qu'elles entrent en friction. La crise rend visible un potentiel que l'on ne perçoit pas quand tout va bien.

EM. Je partage cette idée très bien présentée par Paul Ardenne sur la dichotomie qu'il y a entre le quotidien, ce que l'on est, là où l'on avance, et puis ce désir d'universalité, la rencontre recherchée avec les cultures. Je pense que c'est la résolution de cette tension créative qui est passionnante, qui justifie qu'on se

lève le matin et qu'on se retrouve ici tous ensemble.

DF. On voit tout en noir, or je crois qu'il faut aussi s'en amuser. Il faut prendre cette envie de diversité dont vous parliez, de développement durable, et l'exploser, créer ce que Julien Gracq appelait « l'énergie de la confrontation des planètes fixes ». Seul ce jeu permet de créer l'énergie salvatrice, le rayonnement fantastique qui est celui de la culture.



DÉBATS PROSPECTIVE ET DÉVELOPPEMENT DURABLE POUR L'ÎLE-DE-FRANCE



Rendez-vous le 26 janvier 2009, même lieu, même heure, pour le 2ème débat des UTOPIADES...
Et d'ici là sur le blog, vidéos, billets, commentaires ...
<http://utopiades.arenedf.org>
contact : d.sellier@arenedf.org

